

**JOURNAL DES DAMEMOISELLES**  
**PAR LE PETIT COURRIER DES DAMES**  
 48 RUE VIVIENNE  
 PARIS

**MODES DE PARIS**

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

**MODES**

Vous n'avez pas porté, mesdames, le vitchoura, mais vous avez dû en entendre parler par vos grand'mères. Certainement elles ont dû, en critiquant les modes de ces dernières années, vous faire l'éloge de ce vêtement très confortable, le plus souvent très riche, et qui donnait une si douce chaleur. Je viens de voir ce vêtement, tiré par une de mes amies d'un magnifique coffre de bois de camphrier dans lequel sa grand'mère l'avait enfermé. Depuis de longues années il était là, garanti des mites, et nulle main n'avait eu l'idée de l'en sortir, lorsque l'envie prit à la jeune curieuse de voir une façon dont on commençait à parler. Aussitôt pensé, aussitôt fait, et le vitchoura fut secoué et étalé sur une causeuse. Une exhumation d'un demi-siècle ! Vous croyez peut-être que l'objet est ridicule, que sa façon prête à rire ? Détrompez-vous. Nous avons admiré l'étoffe qui, pour ne pas être d'un vert effacé ou faux, à la mode, n'en est pas moins jolie ; puis la beauté du satin et la superbe broderie au passé, en soie noire, qui orne le bas de la jupe de la pèlerine et des manches.



5036

Costume en tulle dentelle et soie brochée grise.  
 De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Quant à la doublure de fourrure, qui est intacte malgré les ans, c'est une splendide martre du Canada, d'un ton foncé, qui la ferait presque prendre pour de la zibeline.

Décidément la curiosité est chose bien amusante, si j'en juge encore par cette réponse que fit, à l'âge de dix ans, la petite fille d'une de mes amies à sa mère qui lui montrait le devoir de se corriger de ses défauts : — Eh ! bien, maman, je veux me corriger de tous mes défauts, excepté de la gourmandise et de la curiosité.

Je ne dirai pas si elle est encore dans les mêmes idées, aujourd'hui qu'elle a seize ans.

Revenons au vitchoura qui est une espèce de douillette, à jupe froncée, à corsage quasiment ajusté, couvert d'une pèlerine faisant tomber les épaules plutôt que de les exhausser comme le fait la mode actuelle. Une manche ronde, un peu large, et un parement de fourrure surmonté d'une broderie.

C'est très probablement à nos costumes plats que nous devons ces longs manteaux bien confortables et l'essai de quelques façons anciennes, modifiées. Nous ne savons quel sera l'accueil fait à ce nouveau manteau, qui, à notre avis, mérite de plaire.



La fourrure, cette suprême élégance, est en grande vogue. J'ai entendu dire : « Si l'hiver est doux, nous nous en couvrirons quand même ». Non-seulement les pardessus en sont doublés et garnis, mais encore les costumes, ceux-ci modestement.

Ce costume en drap gris, de ton moyen, fait par M<sup>me</sup> Gradoz, est tout à fait coquet dans sa simplicité. Jupe en drap avec le tablier gracieusement mouvementé, reliés aux lés plissés de derrière par un étroit panneau boutonné. Le corsage très tendu, agrafé derrière; le col, le parement de la manche et l'ouverture de la poche en castor naturel; des nœuds en ruban de satin animent cet ensemble gracieux.

Le costume de soirée et de dîner empruntera à la fourrure une partie de son élégance. C'est encore une ancienne mode reprise. Autour du décolleté, carré ou rond, une bande de fourrure qui s'avancera sur l'épaule pour fournir la manche; elle se mettra aussi en genre Figaro, sur le côté de la jupe ou interrompant le milieu des plis qui l'enserrent en se regardant.

On dit, et nous l'avons vu, que le grand manchon va remplacer ce gentil et dérisoire manchon en satin et dentelle qui préservait à peine le bout des doigts de l'onglée. Cette fantaisie plaisait-elle assez! Il n'y avait pas, pour ce pauvre et beau manchon de fourrure, d'épithètes assez malsonnantes : il était lourd, disgracieux, etc. Parions qu'aujourd'hui l'inverse va se dire, avec cette variante : ce petit manchon était-il assez maigre, comme il faisait piètre figure avec le manteau de fourrure, et ceci et cela. Enfin! enregistrons que c'est à l'Exposition de Russie, de Norwège et de Suède, en grande partie, que l'on doit ce goût très prononcé que nous avons cet hiver pour la fourrure; et rien d'aussi naturel, car la fourrure est une parure qui sied admirablement.

CORALIE L.

#### EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

L'on nous demande si ces compositions, recom-

mandées même par les médecins, rendront aux cheveux, dont le bout s'abîme et s'écarte, la force pour les empêcher de tomber et le brillant disparu. Nous répondrons affirmativement, en ayant usé, que l'usage de la pommade et de l'eau, en s'en servant régulièrement, rendront aux cheveux la force, le brillant et la souplesse qu'ils perdent lorsqu'ils sont malades; qu'elles enlèveront les pellicules qui se forment, surtout quand les cheveux sont gras; qu'elles les feront repousser aux places dégarnies et en retarderont la décoloration. Le demi-pot coûte 4 fr.; le demi-flacon d'eau 1 fr. Une instruction détaillée entoure flacon et pot, ce qui nous dispense de détailler la manière de s'en servir. L'Elixir vivifique dentifrice est parfait pour l'hygiène de la bouche; il coûte 3 fr. le demi-flacon; le port en sus, 85 cent., pour recevoir franco la commande.

\*\*\*

#### HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

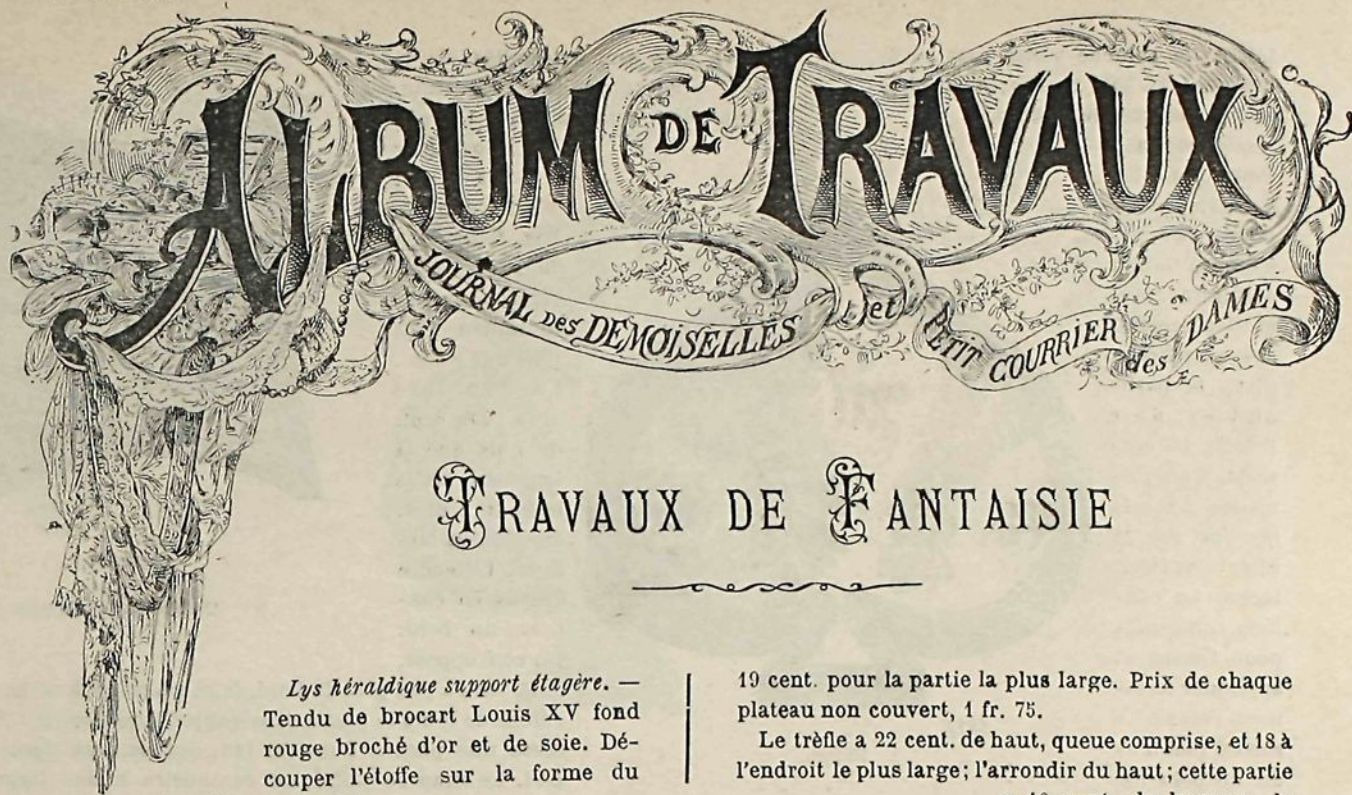
S'il est une maison dont tous les produits sont recommandables au double point de vue de l'hygiène et de la coquetterie, c'est bien ceux de la maison Guerlain, dont le propriétaire est un chimiste distingué, membre du jury, et, par conséquent, hors concours à l'Exposition universelle. En ce moment, il faut combattre l'effet pernicieux de la bise et de la gelée; c'est pourquoi nous conseillons la lotion de Guerlain pour la toilette. Quelques gouttes rendront l'eau laiteuse; l'eau de Benjoin est aussi très bonne. La pâte de velours doit remplacer le savon pour la figure; elle nettoie aussi bien et n'abîme pas la peau. La crème de fraises est un excellent cold-cream. Pour les mains, le savon Sapoceti au blanc de baleine et la grenadine qui les empêchera de se gercer. Nous recommandons particulièrement le Baume de la Ferté au suc de raisin et la Mixture balsamique. Le premier guérit promptement les engelures ouvertes, les gerçures et les crevasses; la seconde les engelures non ouvertes. Ne pas confondre les propriétés et l'emploi bien distinct de ces deux préparations, qui sont indiquées par les médecins comme les meilleurs remèdes.

#### Explication des Gravures noires (pages 169 et 171)

Costume en tulle-dentelle noir et soie grise brochée de bouquets Pompadour. — Sous-jupe en taffetas. Le tablier couvert de tulle-dentelle, deux volants de dentelle aux lés de derrière qui sont couverts par une tunique Louis XV en broché formant deux petits paniers un peu bouffants sur la hanche. Une dégringolade de coques en ruban terminée par un nœud, relie le tablier à la tunique. Un cercle très mince ballonne un peu le bas de la jupe. Le bord inférieur de la tunique

que se fronce et se coud à la tête du second volant. Le corsage à pointe qui s'avance et se perd dans les paniers forme à gauche un plastron tendu de dentelle, tandis que le dos et le petit côté du devant sont en soie brochée. Une dégringolade de coques de l'encolure à la pointe cache les agrafes qui ferment le corsage de côté. Col droit et nœud papillon. Manche en dentelle prise intérieurement dans un ornement en broché qui s'avance en pointe sur le dessus.





## TRAVAUX DE FANTAISIE

*Lys héraldique support étagère. —*  
Tendu de brocart Louis XV fond  
rouge broché d'or et de soie. Dé-  
couper l'étoffe sur la forme du

lys, et la coller au bord du  
biseau; coller de même la  
doublure, puis poser à plat  
sur le biseau un galon an-  
cien et, si l'on veut, une  
fine ganse sur l'arête. La  
tablette et son support se-  
ront couverts de peluche  
vieux vert, frange ancienne  
en fil d'or au contour; ga-  
lon au support. Pour plus  
de facilité, nous engageons  
à enlever les vis qui fixent  
la console et la tablette.  
Couvrir les deux côtés de la  
console et ramener dessus  
l'étoffe qui sera prise sous  
le galon. On doit toujours  
rabattre les deux étoffes,  
pour les coller sur la partie  
qui doit être couverte de ga-  
lon. Aux parties arrondies  
et aux tournants, entailler  
l'étoffe pour lui faire bien  
prendre le contour de l'ob-  
jet. Aux pointes, couper le  
galon puis le rajuster et non  
pas le plier. Prix du bois :  
8 fr. 50.

*Quatre plateaux pour met-  
tre les jetons et l'argent (re-  
présentant les quatre figures  
des cartes à jouer). —* On  
les met deux par deux sur la table.

Le cœur est tendu d'étoffe Louis XIV fond aurore  
et de velours frappé bleu; les étoffes réunies par un  
galon ancien à bord dentelé. Le rebord tendu de ve-  
lours et, dans l'intérieur, galon suivant le contour.  
Dimensions de la pointe à la partie creusée, 17 cent.,

19 cent. pour la partie la plus large. Prix de chaque  
plateau non couvert, 1 fr. 75.

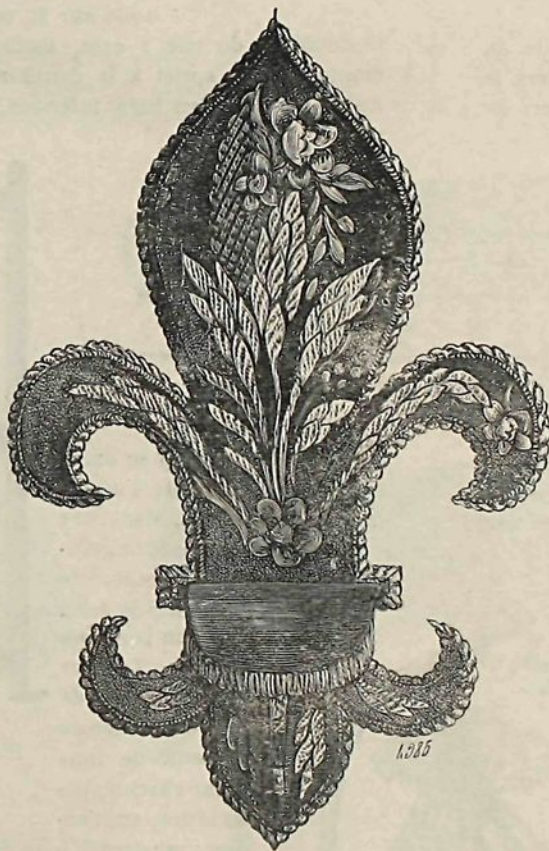
Le trèfle a 22 cent. de haut, queue comprise, et 18 à  
l'endroit le plus large; l'arrondir du haut; cette partie

a 10 cent. de largeur, la  
queue 2 à sa partie la plus  
étroite, 5 à sa partie la  
plus large et 4 de hauteur.  
Une vieille étoffe blanc mas-  
tic brochée rouge, vert et  
argent, recouvre le haut et  
se termine en pointe à la  
queue qui est entièrement  
recouverte, dedans et au  
bord, de peluche vert mous-  
se. Les deux côtés, droite  
et gauche, et le rebord  
sont en velours cerise an-  
cien. Un galon d'or de 2  
cent. de large dissimule la  
réunion du velours et de  
l'étoffe; le même galon est  
posé à l'intérieur au bord et  
repose moitié sur le fond et  
moitié sur le velours. Des-  
sous doublé de soie  
rayée dans les teintes du  
plateau.

Carreau échancré des qua-  
tre côtés. Longueur et lar-  
geur 17 cent. réduits à 14  
à l'endroit le plus échan-  
cré. Deux des angles et le  
rebord sont en peluche bleu  
Gobelin, et le reste de l'in-  
térieur en étoffe de soie cre-  
vette brochée or et argent.

Un galon d'or de 2 cent. borde l'étoffe, un galon plus  
étroit est posé à l'intérieur au ras du rebord. Dessous  
tendu de soie bleue.

Le pique a la même longueur que le trèfle. Il est  
tendu d'étoffe Louis XIV fond blanc broché de fleurs  
roses de ton effacé avec feuillage vert. Le rebord est



Lys héraldique, support-étagère,  
couvert de brocart Louis XV,  
de Mademoiselle Lapouge, 17, rue d'Aumale.



tendu de peluche vieux rose et le dessous de soie mastic; un galon ancien au ras du rebord.

**Observation :**  
Pour tous les ouvrages en bois couverts d'étoffe, il faut enduire de colle, et légèrement, avec un pinceau plat, la partie où vient finir l'étoffe et surtout n'en pas mettre au milieu ni sur le côté, cela ferait tache. Le contour collé suffit pour tendre et appliquer fortement l'étoffe. Le rebord plat tendu de peluche, qu'il faut couper

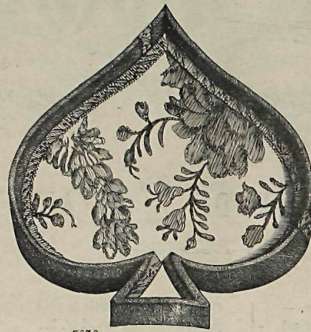
en biais, sera enduit de colle au contour intérieur; on appliquera la peluche avec un coupe-papier, en suivant bien la forme; cela fait, mettre l'étoffe intérieure qui, si l'on a suffisamment étendu la colle, se collera naturellement. Tailler un carton mince de la forme du plateau, le couvrir de la doublure; mettre de la colle au contour, en étendre au milieu, l'appliquer sur l'envers du plateau. Cette méthode servira pour tous les ouvrages de ce genre. Toutes les doublures doivent être collées d'abord sur un mince carton.

**Panier en forme de sac de voyage, drap vert d'eau brodé au point de chaînette.** — Doublure en soie vieux rose. Tailler un morceau de toile de tapisserie de 70 cent. de long sur 25 de large, abattre un demi-centimètre de

chaque côté aux extrémités de la bande pour diminuer l'ouverture. Chaque côté sera taillé sur 17 cent.

de large dans le haut et 8 cent. dans le bas. Echancrer le bord supérieur pour que le milieu n'ait plus que 9 cent. La doublure aura 20 cent. de plus que la longueur de la toile et 1 cent. de plus en largeur. L'étendre dessus en égalisant un bord. Du côté opposé, à 10 cent. à peu près du bord, faire un pli profond en rentrant l'étoffe de toute la partie dépassante; la profondeur du pli formera une poche. Rabattre tout autour, maintenir par un bâti. Le drap se taille un centimètre moins large que la toile sur 35 cent. de longueur; le côté de même largeur, et

la doublure de soie 2 cent. moins large. Cette doublure se monte par un surjet à la doublure du côté. Le côté en toile ne se monte qu'au bord inférieur, il est pris entre le drap et



5070

Pique.



Carreau.

Quatre plateaux pour mettre les jetons et l'argent pour jouer aux cartes.



Cœur.



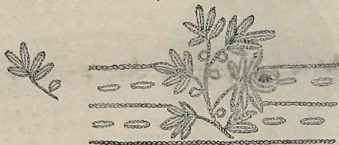
4371

Trèfle.

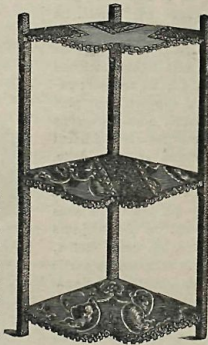


5140

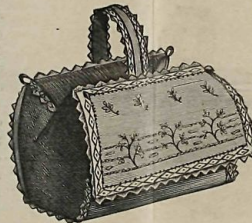
Panier-bourriche sans la poche. Modèle de M<sup>lle</sup> Tignet.



Jeté et broderie du panier sac de voyage.

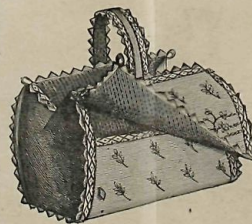


Etagère d'angle pour bibelots.



5141

Panier en forme de sac de voyage avec la poche couverte. Modèles de Mademoiselle Tignet, 13, rue de Larochefoucauld.



Panier en forme de sac de voyage le rabat levé.

trois tons de soie rose ancien et deux tons de vert, reliées entre elles par des rangs de point de chaînette en soie or et fil d'acier. Un galon au contour.

Anse, longueur, 23 cent.; largeur, 5 cent.

remplis compris. Dessus en drap, doublure rose et galon.

**Bourriche-sac en étoffe Louis XVI moderne à rayures brochées et unies, crêpe pâle.** — Sac en peluche crème. Une bourriche en

vannerie ou en roseau, avec une anse enroulée de peluche crème et de galon ancien et piquée d'un nœud en ruban de moire bleu et crêpe. Tendre la bourriche d'étoffe froncée et très serrée au bas de l'anse pour qu'elle ne fasse aucun pli sur les panneaux. Monter ensuite le sac qui est en peluche crème et que l'on taillera sur les mesures suivantes : la peluche sur 25 cent. de hauteur et 70 cent. de largeur; la doublure rose même largeur sur 40 cent. de hauteur; la partie dépassant la peluche s'arrondit et s'enfonce dans la bourriche. La tête qui dépasse la coulisse a 5 cent. dont un centimètre pour le rempli du haut que dépasse un petit effilé sur la tête duquel se rabat la doublure. Le sac préparé comme il vient d'être dit, monter à plat la peluche, sans prendre la doublure, au bord intérieur de la bourriche et froncer aux deux bouts le surplus de la largeur. La coulisse en lacet de soie crêvete se termine par un gland assorti; nœud au bas de l'anse. Une poche est appliquée de chaque côté de la bourriche, dont elle dépasse



Violoncelle-chevalet porte-photographies.



Table Pompadour couverte d'étoffe ancienne.

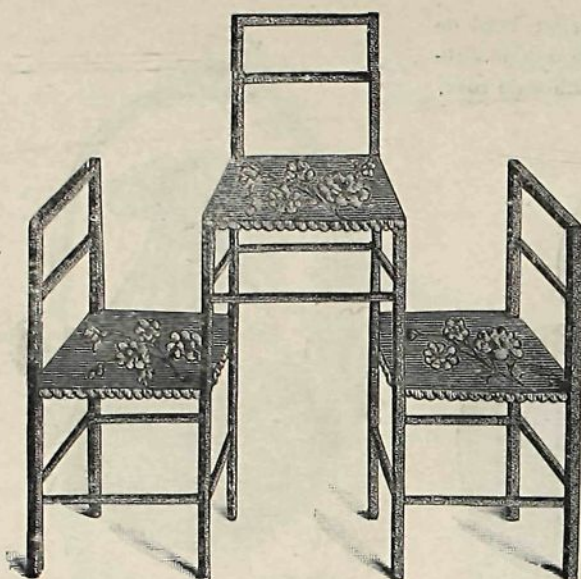
le bord supérieur de 3 cent.; la largeur doit fournir, de chaque côté, deux plis couchés qui forment soufflet; la tailler en conséquence; arrondir le bord inférieur pour qu'il s'adapte bien sur le côté de la bourriche; doubler en soie rose, coudre au bord inférieur une fran-

gette, puis appliquer la poche qui sera fixée tout autour, moins le haut, par un point serré. Nous donnons le croquis de la bourriche tendue d'étoffe avec le sac, puis le croquis avec poche. Si l'étoffe employée est légère, mettre entre le dessus et la doublure une forte toile gommée.

**Etagère d'angle, étoffe ancienne fond saumon broché d'argent et d'or.** — Trois tablettes garnies de la ma-

nière suivante : Première tablette entièrement tendue d'étoffe. Seconde tablette : L'étoffe ancienne coupée au milieu et en biais par une bande de peluche. Troisième tablette : Les montants pris en





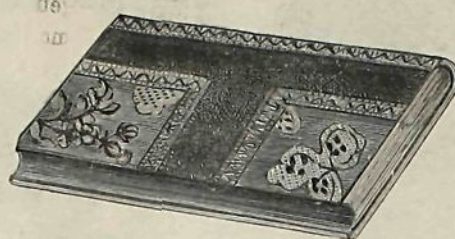
5022

Étagère, chaise de clown.  
Se suspend au mur ou se pose sur une table,  
sur le piano, et.. etc.

Modèles de Mademoiselle Lapouge, 17, rue d'Aumale.

angle dans des carrés d'étoffe, réunis au fond de  
peluche par des galons. Les montants couverts de  
peluche et de galon. Prix du grand modèle, 3 fr.; le  
moyen, 2 fr. 50.

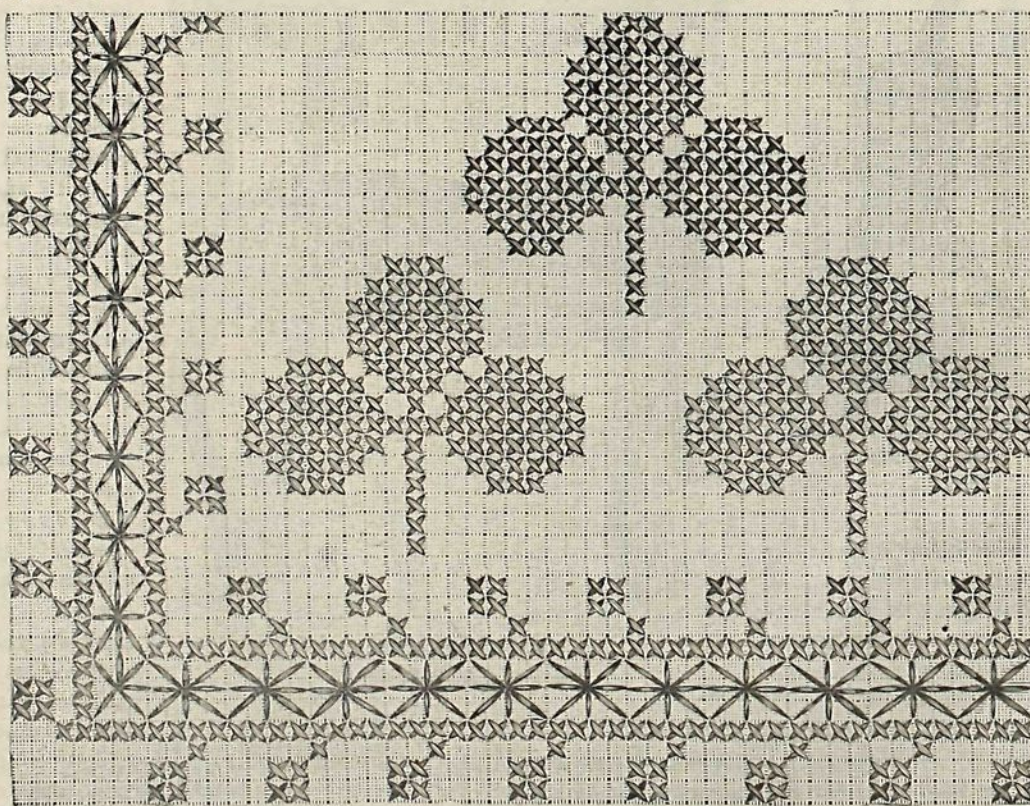
*Violoncelle-chevalet porte-photographies.* — Une étoffe  
ancienne couvre le dessus du violoncelle et l'étagère  
qui reçoit devant un galon ancien à dents; le haut  
couvert de galon. Le chevalet et le dos sont couverts  
de peluche.



4865

Couverture de livre en velours vert foncé; étoffe an-  
cienne vieux rose foncé brochée; calepin pour  
cartes de visite. Deux dispositions d'étoffe.

*Table Pompadour.* — Les deux tablettes ont des  
dispositions différentes d'étoffe. Brocart Louis XV  
fond rouge, peluche vert mousse. Sur la première  
tablette, l'étoffe forme deux carrés entourés d'un  
galon ancien qui les réunit à la peluche. La seconde  
tablette est couverte, par moitié, de peluche et de  
brocart. Pieds et montants couverts de peluche.  
Une frange de fantaisie entoure les tablettes. Prix  
de la table non couverte, 9 fr. 50.



Broderie pour coussin long. Modèle de Mademoiselle Lapouge.

*Étagère-  
chaise de  
clown* — Se  
suspend au  
mur ou se po-  
se sur un pia-  
no ou une ta-  
ble. Le dessus  
de chaque  
chaise est ten-  
du de vieille  
étoffe. Mon-  
tants et bar-  
reaux sont  
couverts de  
satin avec un  
très étroit ga-  
lon ancien or  
sur la réu-  
nion de l'é-  
toffe. Prix du  
bois, 3 fr. 75.  
Les objets en  
bois se trou-  
vent rue de  
Rome, à la  
Ville-en-Bois.





COSTUME DE DINER DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

*Costume en dentelle noire et tulle à pois garni de jais.*  
— Devant en tulle à pois se détachant sur un fond clair, le tulle retenu par trois flots de petits rubans de satin qui descendent à plat du milieu de la jupe ; lés de dentelle noire, de chaque côté, relevés légèrement derrière sur des lés de dentelle plissés de plis c. eux. Corsage en dentelle noire dont le devant gauche plissé croise sur le devant droit également plissé, en enfermant une petite

pièce d'encolure en jais ; cinq ronds de jais sur la pointe du corsage et, plus bas, des pendeloques très fines. Dos plat, décoré au milieu de motifs en jais cernés de plis éventail sur lesquels s'enlève un motif élancé en jais qui forme plusieurs petites pointes au-dessous de la taille. Manche en soie recouverte de dentelle plissée pincée au-dessus du coude où la soie s'arrête ; le bas de la manche est en dentelle.





## Explication de la Gravure coloriée 4755

*Costume de ville en peau de soie et broderie à jour en relief.* — La jupe, en peau de soie, a les lès de derrière plissés, et le tablier mouvementé par quelques plis pris sous une quille en broderie à jour. Sur le corsage en velours et à taille ronde est appliqué un plastron à col droit qui s'avance en V entre les côtés. Veste : le tout en broderie comme le haut parement de la manche ronde. Dépassant en crêpe anglais blanc au col et à la manche. Bottes vernies. Gants de Suède. Capote en velours assorti au costume avec le fond en broderie à jour. Nœud devant et dépassant le bord plissé de crêpe.

*Costume d'intérieur ou de dîner en dentelle noire.* —

Dessous de la robe en satin noir. Le tablier de dentelle plissé à droite se relève légèrement à gauche, dans le haut seulement. Les lès de derrière plissés, réunis au tablier par une belle quille en moire richement brodée de jais, et que termine un effilé pluie de jais. Ce même effilé se retrouve à l'encolure, légèrement ouverte, du corsage froncé et, au bas du côté veste qui est vague. Ceinture en dentelle drapée. Une manche en dentelle froncée au bas, avec deux rangs d'effilé, recouvre une manche plate en peau de soie. Dentelle garnissant le dos du col qui est tout en broderie comme la jupe. Bas de soie noirs. Souliers en satin noir. Gants gris perle.

## CHRONIQUE



ous n'êtes pas sans avoir fréquenté ou tout au moins connu ce type légèrement agaçant du bourgeois parisien, ankylosé intellectuellement par son *Figaro*, confit socialement dans son cercle, comme un lièvre dans une terrine, pour qui l'univers intéressant ne dépasse point la portée de ses yeux, de ses oreilles, de son tact et de son odorat. S'il est allé au théâtre Cluny la veille au soir, ne lui parlez pas de l'artiste ou du chef-d'œuvre qui a révolutionné le public sur une autre scène. S'il a trouvé la foule aux Champs-Élysées, n'essayez pas de lui apprendre qu'il n'y avait pas moins de monde au Luxembourg. S'il a tué une grive dans son jardin, gardez-vous de mentionner en sa présence la battue qu'on faisait à la même heure chez les Rothschild : vous l'ennuieriez et, selon son éducation, il vous enverrait promener tout haut ou vous maudirait tout bas, en bâillant à se décrocher la mâchoire.

Ce type est beaucoup plus répandu que celui du *struggle for life* que vient de nous montrer Daudet dans sa pièce du Gymnase, et il faut s'en réjouir, car il est moins dangereux. Paul Astier estime que sa grive, à lui, est un maigre gibier ; il faut, à ce vorace, les faisans et les chevreuils des autres ; d'une façon ou de l'autre, plutôt *de l'autre*, il les aura. Mon bourgeois, bien plus malin, bien plus philosophe sans le savoir, arrive à satisfaire sa vanité par des moyens faciles et inoffensifs, c'est-à-dire en grossissant sa grive outre mesure, en multipliant les échos de son coup de fusil, en s'isolant, pour résumer, dans une placide contemplation de lui-même, de telle sorte qu'on ne voit plus du tout et qu'on n'entend plus guère ce qui s'est passé chez le voisin, même quand ce voisin vaut la peine qu'on s'occupe de lui. Si bien que les moralistes internationaux sont injustes à notre égard quand ils prétendent, sans explication, que l'égalité est notre toquade maîtresse, notre dada favori. Certes, rien n'est plus

vrai. Mais il faut ajouter que nous recherchons cette égalité bien moins en nous élevant qu'en rabaissant les autres, bien moins en braconnant le gibier du prochain qu'en regardant le nôtre avec une forte loupe. Ah ! les braves gens que nous sommes, si l'on nous connaissait mieux !

Les réflexions qui précèdent me sont venues à l'esprit en lisant les journaux parisiens de ces dernières semaines, complétés, selon ma coutume, par une ou deux feuilles étrangères. Savez-vous qu'on s'est joliment amusé en Europe, depuis un mois ? Savez-vous que les fêtes d'Athènes, pour le mariage du fils du roi, et celles de Constantinople, pour la réception de l'empereur d'Allemagne, peuvent compter parmi les plus grandioses de la fin du siècle et seraient de nature à nous faire envie si, de la façon que j'ai dite, nous n'avions le talent de nous arranger pour n'être jamais envieux ? Ces mêmes journaux qui employaient une page entière à narrer le banquet de Coquelin ou à faire l'étalage peu flatteur des personnalités discutables parmi lesquelles on devra choisir le successeur d'Augier, ces mêmes journaux publiaient des télégrammes imperceptibles sur des événements d'une importance historique, dont le défaut était de se passer hors de chez nous. Seules, mes collègues de la chronique enjuponnée ont allongé leur copie en parlant du trousseau de la princesse de Sparte, et je me fais un plaisir, en passant, de leur apprendre que les articles de quelques-unes d'entre elles ont été reproduits mot pour mot, après traduction, dans les journaux indigènes. Voilà un succès, ou je ne m'y entends pas, qui doit enorgueillir la presse française.

Certes, la ville d'Athènes dans son entier, abstraction faite de ses trésors archéologiques, ne vaut pas un des quartiers de Paris. Mais depuis quand a-t-on vu, et quand verra-t-on chez nous, un cortège composé d'un empereur, de deux impératrices, de deux rois, d'autant de reines, d'un czarévitch, d'un prince de Galles, entourés des acclamations d'un peuple joyeux ? Et, sans médire de l'embrasement de



la Tour Eiffel, dont les derniers feux de Bengale viennent de s'éteindre, croyez-vous que l'illumination de l'Acropole et de tous ses monuments, du Parthénon, du temple de la Victoire, de la tribune de Démosthènes, des Propylées, du temple de Jupiter, de celui de Neptune, croyez-vous que ces lignes admirables, dessinées par le feu et se reflétant dans la baie de Salamine étaient indignes de la plume d'un reporter consciencieux ?

Mais que dire de ces autres magnificences qui sont peut-être le dernier effort du faste musulman survivant à sa puissance et réveillé une dernière fois ! Ceux-là seulement qui connaissent la Pointe du sérail et la Corne d'or peuvent imaginer le spectacle de l'arrivée du couple impérial, accompagné jusqu'aux marches de marbre de Dolma Bagtché, baignées dans le flot bleu du Bosphore, par un cortège imposant de vingt navires de guerre, battant les pavillons des plus grandes marines du monde — sauf une. Qu'ils ouvrent bien leurs yeux, ces illustres voyageurs : jamais ils ne reverront rien d'aussi beau. Jamais ils ne connaîtront d'hospitalité comparable à celle du Grand Seigneur — comme on disait autrefois — qui puise dans ses coffres, sans compter, pour les recevoir, comme si ces coffres étaient encore ceux de Soliman le Magnifique.

Hier ces vaillants soldats turcs traînaient des guenilles : qu'ils assistent demain à la parade, vêtus de drap fin et tout brillants sous leurs armes neuves. Cette rue où passeront les *mussafirs* couronnés est une fondrière : qu'on la repave, qu'on y sème du sable fin, qu'on y plante des arbres. Cette devanture est sordide : qu'on la repeigne. Cette maison branlante fait peine à voir : qu'on la démolisse. Là se trouve un terrain vague, réceptacle d'horreurs : qu'on le masque avec des planches et qu'on y brûle de l'encens.

Voilà, j'en conviens, des façons d'agir un peu barbares. Telles ces femmes de la haute Bohême étrangère qui cachent d'une fleur ou d'un bijou les taches ou les déchirures de leur robe. Quant à moi, je ne déteste pas cette naïveté dans l'effort d'une intention hospitalière. Nous aurions tort de hausser les épaules, ou de dire, comme je l'ai entendu :

Abdul-Hamid ferait bien mieux d'employer au bien-être de ses sujets l'argent qu'il gaspille pour éblouir l'empereur d'Allemagne.

D'abord le sentiment de l'hospitalité orientale va si loin que la plupart de ces pauvres diables trouvent naturel d'avoir à se serrer le ventre un peu plus, afin que le Padischah puisse traiter convenablement ses *mussafirs*.

En second lieu le Sultan ne ressemble guère au portrait que font de lui nos journaux et nos revues, entre autres la *Nouvelle Revue* qui le représentait le mois passé comme un tyran affamé d'or, de sang et de jouissances. Coup sur coup, au plus fort des préparatifs nécessités par l'arrivée de Guillaume, deux fléaux terribles ont frappé les sujets du Khalife. L'autre jour, c'était un tremblement de terre qui bouleversait la grande et riche Méthelin, presque à l'entrée des Dardanelles. Qui m'eût dit les malheurs qui attendaient cette île infortunée, lorsque j'admirais quelques semaines avant ses riants villages par-

semant la verdure des oliviers et des vignes ! En cinq minutes la dévastation et la mort ont passé sur la patrie de Sapho. Le désastre, à peine mentionné par un laconique télégramme, atteint des proportions navrantes.

Puis, à quelques heures de distance, c'est un incendie qui balaie toute une portion de Scutari. Figurez-vous le feu s'allumant aux Variétés, suivant la rue Montmartre et s'arrêtant à la Seine, faute d'aliment. Dieu merci ! les maisons brûlées sont des échoppes de bois pour la plupart, mais on les compte par centaines. Si les Turcs sont aussi superstitieux qu'on le dit, je ne suppose point qu'ils désirent une seconde visite de l'Empereur d'Allemagne. Quoi qu'il en soit, les dépenses déjà faites, celles qu'il faudra faire encore n'empêcheront pas Abdul-Hamid de se montrer compatissant. A tous ces malheureux sans abri, des tentes sont expédiées, des vivres distribués. Quarante mille francs sont envoyés à Méthelin ; autant à Scutari. Hélas ! la Turquie n'est pas à la mode sur le boulevard. Nos journalistes si sévères ou si dédaigneux pour le gouvernement turc n'organiseront pas des fêtes pour venir en aide à ces milliers de désespérés. Quant à moi je répète ce qu'on vous a dit dans ce même journal dont la voix modeste n'est guère entendue :

Abdul-Hamid est animé d'une affection sincère pour ses sujets qui, d'ailleurs, la lui rendent.

Faut-il ajouter cette réflexion quelque peu mélancolique, probablement faite par plus d'un spectateur français, tandis que l'empereur Guillaume et l'impératrice Victoria débarquaient au perron de Dolma-Bagtché où les attendait Abdul-Hamid ?

Si, à ce moment, le couple auguste s'est retourné, il a pu voir en face, sur l'autre rive du Bosphore, le palais presque en ruines de Beylerbey. Là fut hébergée somptueusement, il y a un quart de siècle, celle qui était alors la plus belle des souveraines du monde, comme elle en était la plus puissante. L'une de ces couronnes manque au front de l'impératrice d'Allemagne. Est-ce pour cela que le sultan d'aujourd'hui l'attendait à terre, tandis que son prédécesseur, plus galant monta l'échelle de velours de l'*Hirondelle* pour saluer plus tôt l'impératrice Eugénie ?

Allons ! je me suis oubliée, encore une fois, à regarder par dessus le mur ce qui se passe dans la maison voisine, et la faute paraîtra d'autant plus grave que cette maison était en fête pour recevoir et glorifier des hôtes qui ne nous aiment guère. C'est là un de ces sujets désagréables de conversation qu'il faut éviter. Vertuchoux ! Nous en serons bientôt réduits, si cela continue, à lire en famille la *Cuisine bourgeoise*. Encore devons-nous supprimer les noms de certains plats, susceptibles d'agacer nos nerfs patriotiques.

L'Exposition est finie. Les bonnes âmes se demandent ce que vont devenir les conducteurs de chaises roulantes, les Orientales Batignolaises de la rue du Caire et les vendeurs de tickets. Mais nul ne songe à la détresse d'une classe nombreuse de la population Parisienne : j'ai nommé les chroniqueurs.

CONSTANCE.





Costumes d'intérieur de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

*Costume en armure et broderie.* — Une sous-jupe en taffetas sur laquelle s'applique une belle broderie cambrée aux parties découvertes par la tunique. La tunique polonaise s'ouvre dans le bas, se relève de plis sur la hanche droite; ces plis réunis et pincés en groupe, à gauche, s'agrafent sous le pli creux qui fait le côté de la jupe et qui part du dos. Une pièce brodée et un fichu en crêpe de Chine brodé; celui-ci rehaussé de dentelle, descend en spirale devant et forme la garniture du corsage. La manche très longue, pour être relevée en plis réguliers, se termine par une engageante en dentelle.

*Costume en lainage broché et peau de soie prune.* — Le tablier, en broché, se mouvenement par les plis faits à la taille; à droite, il rejoint verticalement les lés de derrière qui sont en soie et plissés; à gauche, il se prend sous le pli qui cerne une quille plissée et au bord duquel se posent de gros boutons en passementerie. Mêmes boutons au bord en regard. La chemisette en lainage est plissée, les plis interrompus à la poitrine par plusieurs rangs de fronces, et elle se perd dans une ceinture qui fait pointe. Veste découpée en bretelle avec une basque arrondie qui pose sur la tournure. Manche plissée avec parement

découpé dans le sentiment de la veste.

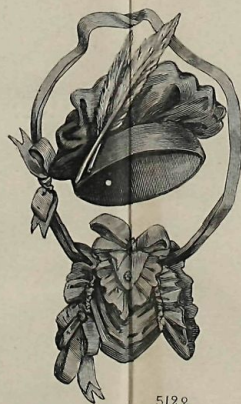
*Veste en velours côtelé ouverte et lacée sur un gilet en drap couleur biche dont la basque, à pointe abattue, dépasse celle de la veste.* Broderie de soutache couvrant les côtés du devant, l'angle de la petite pèlerine, le parement de la manche et le col rabattu.

*Manchon de fantaisie.* — Les côtés sont en peluche loutre, le milieu froncé, en satin loutre, s'avance en pointe entre deux revers damassés.

*Chou de ruban* piqué entre les revers. Attache de ruban noué de côté.

*Parure pour baby de 2 ans et plus.* — Toque avec le bord rond. Le drap, francé autour, forme l'éventail; deux plumes couteaux de côté.

Le petit manchon, de même étoffe, est froncé de chaque côté, les fronces laissent une tête assez haute qui fait volant. Nœud piqué dans le bas, à droite. Une patte entourée d'un plissé cache l'ouverture d'une poche et se ferme par un bouton en passementerie. Un nœud dans le haut et une attache



Toque et manchon pour baby.



Veste en velours côtelé.

en ruban fermée par un nœud.

*Matinée en mousseline chiffon rose pâle et dentelle noire.* — Le corsage est plissé de très fins plis qui partent de l'encolure et s'arrêtent irrégulièrement à la poitrine; de là, il devient vague et se prend dans une ceinture en ruban qui tombe en flot sur la jupe. Une dentelle plissée autour de l'encolure, descend en coquille. Basque en dentelle plissée. Large manche froncée au bas du coude et piquée d'un nœud de ruban; elle se termine par un poignet étroit en dentelle plissée. La jupe finement plissée, avec vo-



Matinée en mousseline chiffon rose pâle. De Madame Gradoz.



Manchon de fantaisie.



Robe d'intérieur en éolienne gris-vert et surah rose. De Mademoiselle Thirion.

droit brodé. Manche intérieure rose, parement de broderie; la seconde manche gris-vert est ouverte et se termine en formant la pointe; galon brodé autour.

Modèle de M<sup>lle</sup> Thirion.



Entre-deux pour lingerie.

*Entre deux pour lingerie.* — Peut s'employer pour robe, blouse, tablier d'enfant et aussi pour serviette de toilette. Se brode soit sur étamine, soit sur toile avec du coton rouge et bleu, ou brun doré. Il y a d'autres couleurs, mais pas assez solides pour l'usage journalier.



# HISTOIRE D'UN HOMME DE LETTRES

(SUITE ET FIN)



Il sembla à Jean qu'on lui ôtait une montagne de dessus le cœur. Il se confondit en remerciements auxquels la charmante femme coupa court.

— On m'attend à la répétition, lui dit-elle; prochainement vous recevrez de moi un mot qui vous fixera l'heure et le jour de notre travail.

Porté par les ailes du bonheur et de l'espérance, Jean gravit légèrement les pentes rapides de la montagne Sainte-Geneviève pour rapporter à sa femme la bonne nouvelle. Heureuse de la joie de son mari, fière de sa réussite désormais assurée, se disait-elle, la douce jeune femme si dévouée ne pouvait assez le féliciter et s'applaudir d'avoir eu foi en lui. Qu'étaient les sacrifices d'argent et de sécurité qu'elle lui avait faits auprès des émotions heureuses et de la légitime fierté que les succès de son mari allaient lui donner? Deux jours s'écoulèrent dans cette ivresse, deux jours de gais bavardages et de joyeux projets!

Le matin du troisième jour, le concierge monta une petite lettre parfumée adressée à M. Jean Dupuy; c'était de la grande actrice. Elle écrivait: « Monsieur, j'ai relu votre manuscrit et je suis de plus en plus convaincue qu'il réussira. Je le présenterai au directeur de mon théâtre aussitôt que nous y aurons fait les retouches dont je vous ai parlé. Venez donc demain déjeuner avec moi, je me suis arrangée pour avoir mon après-midi libre, nous causerons et, si vous le permettez, je vous donnerai les conseils qu'il me semble nécessaire de vous donner pour l'arrangement définitif de votre pièce. »

Quelques mots affectueux terminaient ce billet que Jean tendit à sa femme en lui disant:

— Eh bien! qu'en dis-tu?

— Je dis, mon ami, qu'il ne faut pas manquer d'y aller, répondit-elle avec une nuance de tristesse dans le regard.

Jean ne la vit pas.

— Es-tu heureuse à présent au moins, ma chérie?

Jeanne hésita une seconde:

— Oh oui! mon ami, bien heureuse! dit-elle d'une voix étranglée.

Jusqu'ici Jean avait été la possession exclusive de sa femme; elle seule connaissait ses pensées, ses aspirations; elle seule avait toute sa vie, toutes ses affections. D'elle seule, jusqu'à présent, il avait reçu les soins, les consolations, les encouragements, les conseils; à elle seule, il avait demandé l'intimité et le bonheur, et voici qu'une autre femme venait lui prendre une part de l'âme de son mari, jouir de sa conversation et ouvrir les trésors de son cœur. Voici surtout qu'une femme procurait, d'un seul mot, à son bien-aimé un bonheur immense, plus favorisée

en cela qu'elle, qui n'avait jamais pu le lui verser qu'à petites doses. Et cette femme, qui était-elle? Un être extraordinaire doué d'une beauté idéale, d'un esprit renommé, d'un talent exceptionnel. Cette femme habitait un palais, elle avait autour d'elle une cour nombreuse et choisie; l'opulence l'entourait, elle était reine par l'art et le charme.

Oh! comment la petite ouvrière, qui n'avait pour elle que son amour, sa tendresse et les restes d'une beauté altérée par les soucis, pouvait-elle lutter contre cette éblouissante idole.

Elle ne doutait pas de Jean, et sa jalousie n'était point une jalousie vulgaire; elle sentait seulement que la comparaison qui allait s'établir dans l'esprit de son mari entre elle et l'actrice ne pouvait que lui montrer l'immense distance qui séparait la brillante étoile de l'humble violette, et son cœur se brisait à la pensée de perdre dans l'esprit, dans l'amour de son mari, cette première place qui avait été la sienne sans partage et sans conteste.

Pas un instant Jean ne soupçonna les tristes pensées qui agitaient la jeune femme, car elle conserva un front serein et des paroles enjouées. Pleine de sollicitude, elle prépara les habits de son mari, lui aida à faire sa toilette, en soigna les moindres détails et le conduisit vaillamment, le sourire aux lèvres, jusqu'au seuil de leur petit appartement. Mais à peine la porte se fut-elle refermée sur lui, qu'elle rentra brusquement dans sa chambre, se jeta sur son lit et versa des larmes amères, en tenant à deux mains son cœur révolté.

Quand elle eut bien pleuré, elle réfléchit et se demanda si elle devait laisser aller les choses ou avouer à son mari que l'épreuve était au-dessus de ses forces. Certainement Jean ne voudrait pour rien au monde imposer, à cette amie dévouée, la torture quotidienne d'une jalousie impuissante. Il renoncerait au théâtre, à la gloire, il perdrait sans mot dire le fruit de ses travaux; mais elle, devait-elle exiger tant d'abnégation, devait-elle, elle aussi, rendre inutiles tous les sacrifices qu'elle s'était imposés depuis son mariage? Avait-elle le droit d'arracher Jean à l'art, à la littérature pour apaiser les tourments de son âme? Non, elle ne le devait pas, elle ne le ferait pas, elle souffrirait en silence. Jean ne saurait jamais rien!

Ce fut donc avec un front serein qu'elle accueillit le soir même le récit que lui fit le jeune auteur ravi du bon accueil de l'actrice, des splendeurs dont elle était entourée et des espérances qu'elle avait fait luire à ses yeux.

— Seulement, dit-il avec quelque anxiété, tu vas être bien seule pendant assez longtemps, car les corrections dont nous sommes convenus demanderont plus de travail qu'on ne l'avait supposé d'abord, et M<sup>lle</sup> X... veut les diriger elle-même.



— C'est parfait, mon ami, achève ce que tu as si bien commencé; tu sais que j'ai M<sup>lle</sup> Suzette pour me distraire, ne t'inquiète pas de moi.

M<sup>lle</sup> Suzette était une pauvre vieille fille qui était venue depuis un an habiter la mansarde où était mort le père de Dupuy. Jadis elle avait été une habile brodeuse, mais sa vue s'était usée à ce labeur délicat et elle était obligée de coudre de grossiers chapeaux de paille pour gagner le pain de chaque jour.

Elle était propre, discrète, réservée et son commencement de cécité l'avait rendue sympathique au jeune ménage, lui rappelant l'infirmité de leur vieux père.

— C'est cela, ma chérie, va voir de M<sup>lle</sup> Suzette et demande-lui de descendre près de toi pendant mon absence, surtout promets-moi de ne pas t'ennuyer.

— Je te le promets, mon Jean, dit la pauvre créature résignée à tous les sacrifices.

Alors commencèrent pour Jeanne de longs jours de tristesse et d'agonie morales, c'était à peine si elle écoutait les paroles de M<sup>lle</sup> Suzette, et les récits avec lesquels elle tâchait de distraire sa jeune voisine. M<sup>lle</sup> Suzette n'avait rien demandé, ne savait rien, mais comprenait avec la facile intuition des cœurs sensibles, qu'il y avait là une douleur à laquelle il ne fallait point toucher. Malgré la faiblesse de sa vue, elle distinguait parfaitement la pâleur de la jeune femme, l'altération de ses traits, ses brusques frissons; elle se disait que Jeanne devait avoir un profond chagrin, et faisait tous ses efforts pour l'arracher aux tristes pensées dont elle voyait passer le reflet sur son front incliné.

« Où est-il? que fait-il? pense-t-il à moi? » telles étaient les questions que s'adressait constamment l'épouse inquiète, sans pouvoir, sans oser y répondre. Et cette incertitude la rendait distraite, inattentive, minait sourdement sa santé et causait dans tout son être une désorganisation terrible. Mais le soir quand son mari rentrait, la joie de le revoir, les bonnes paroles qu'il lui adressait, peut-être aussi la fièvre qui lui prenait à heure fixe, faisait monter à ses joues les riches couleurs de la santé et empêchait Jean de s'apercevoir des ravages de cette maladie morale autant que physique.

— Mon manuscrit est décidément corrigé et parachevé, lui dit un jour Jean tout joyeux; j'ai la promesse du directeur de le monter très prochainement, on ne tardera pas à commencer les répétitions, mais en attendant je vais entreprendre une grande comédie de mœurs, dont ma protectrice m'a donné l'idée et à laquelle elle veut travailler avec moi.

Un faible sourire parut sur les lèvres de Jeanne.

— Seras-tu contente, mignonne, le jour où tu assisteras à la première de ton mari?

Jeanne eut une minute envie de répondre qu'elle l'était bien plus quand son mari ne la quittait pas et ne vivait que pour elle, mais elle se mordit les lèvres et répondit affectueusement :

— Tout ce qui te fait plaisir me rend heureuse, mon ami.

Jean continua donc de s'absenter tous les jours louguement, souvent même il ne rentrait point aux heures des repas, car ses occupations le retenaient dans les environs de son théâtre; Jeanne ces jours-là

ne mangeait pas et s'impatientait presque contre M<sup>lle</sup> Suzette qui la suppliait de prendre quelque nourriture.

A la fin cependant, les désordres de sa santé se multiplièrent d'une manière si alarmante que Jean, brusquement arraché à ses rêves, fit venir un médecin et lui demanda anxieusement ce qu'avait sa femme. Le docteur ausculta minutieusement la malade, écrivit une ordonnance et sortit suivi du mari désolé à qui il déclara que sa femme avait une maladie de cœur arrivée à sa dernière période.

Jean, abasourdi par une nouvelle aussi foudroyante, aussi inattendue, remonta près de sa femme bien résolu à ne plus la quitter et à la disputer courageusement à la mort. Il était trop tard, les crises se succédaient de plus en plus rapidement, les accidents acquéraient, chaque jour, une nouvelle gravité.

Un matin, après une nuit moins agitée qu'à l'ordinaire, Jeanne appela son mari :

— Mon ami, pendant que j'en ai encore la force, je veux te parler.

— Ne te fatigue pas, Jeanne, remets à demain ce que tu veux me dire.

— Demain il ne sera plus temps, peut-être, mon bien-aimé. Hélas! je vais te laisser bien seul, bien triste sur cette terre, sans un enfant qui te rappelle ta femme et t'aide à supporter la vie. A cette heure solennelle où les choses de la terre revêtent un autre aspect, je me demande si j'ai bien agi, si je ne suis point coupable envers toi, coupable de cette mort qui va te faire si malheureux.

Jean écoutait interdit, se demandant si ce n'était point le délire qui dictait les paroles de sa femme.

Elle continua, elle lui dit tout ce qu'elle avait souffert, tous ses combats, tous ses désespoirs.

Et le jeune homme ne pouvait comprendre comment il avait été si aveugle, comment il avait accepté sans les voir les douleurs, les sacrifices, l'abnégation de cette femme incomparable.

— Oh! pourquoi n'as-tu point parlé? s'écria-t-il; oh! si tu me l'avais dit!...

— Je le savais, mon ami, voilà pourquoi je n'ai point parlé. Si j'ai eu tort, pardonne-moi et promets de m'accorder ce que je vais te demander. La pauvre M<sup>lle</sup> Suzette a été bien bonne pour moi, ne l'abandonne pas; elle ne peut plus travailler, viens-lui en aide, sauve-la de la misère et de l'hôpital.

Jean, incapable de parler, étendit la main en signe de serment, et la douce jeune femme sourit en songeant qu'elle venait de rattacher son mari à la vie en lui imposant un devoir à remplir.

Ce fut avec cette dernière pensée à l'âme, ce dernier sourire aux lèvres qu'elle s'endormit pour l'éternité dans les bras de Jean et de M<sup>lle</sup> Suzette.

On frappa à la porte, M<sup>lle</sup> Suzette alla ouvrir et donna entrée à un garçon du théâtre qui s'arrêta interdit à la vue du triste spectacle qui s'offrait à sa vue.

— Monsieur, dit-il en hésitant, M. le directeur vous prie de vous rendre près de lui pour fixer le jour où commenceront les répétitions de votre pièce...

Jean bondit comme un lion blessé!... Sa pièce!...



Cette pièce qu'il avait tant aimée, dont il avait tant attendu, cette pièce qui avait martyrisé sa femme et causé sa mort... Son parti fut vite pris :

— Dites à M. le directeur que je relire ma pièce ; mon intention formelle est qu'elle ne soit jamais jouée!...

Tout le personnel du théâtre, la grande actrice elle-même, assistèrent au convoi de la pauvre ouvrière. Chacun témoigna au mari désolé une affectueuse sympathie; on lui dit qu'il ne devait pas s'abandonner ainsi, qu'il avait du talent et qu'on espérait bien qu'il reviendrait sur une décision prise dans un moment de douleur. Il remercia gravement de ces bonnes paroles, ne promit rien et rentra chez lui bien décidé à oublier le monde et à en être oublié. Il savait combien cela est facile.

Restait pour lui l'obligation de recueillir le legs que lui avait fait sa femme. Pas un instant il ne lui vint à la pensée de se soustraire à sa promesse de se charger de M<sup>lle</sup> Suzette. Il plaça sa protégée dans une maison de santé où il s'assura qu'elle serait convenablement traitée, et chercha de nouveau un emploi qui lui permit de vivre et de payer la pension de la pauvre vieille aveugle.

Grâce à ses anciennes relations, il avait trouvé une place de comptable dans cette maison où jadis l'avais rencontré et où il se rendait chaque matin avec l'exactitude qui me l'avait fait remarquer.

M<sup>lle</sup> Suzette vivait encore, il allait la voir tous les dimanches et lui porter quelques douceurs. Ils parlaient ensemble de la jeune femme dévouée qui avait aimé jusqu'à sacrifier sa vie à celui qu'elle aimait; ces visites étaient les seules récréations de Jean qui constatait avec peine que M<sup>lle</sup> Suzette s'affaiblissait et déclinait de jour en jour.

Un matin, vers cinq heures, j'entendis un bruit inusité dans la chambre de mon voisin, il marchait vivement, tirait un objet lourd qui faisait rendre au carreau des sons criards; j'entendis ouvrir et fermer des portes, puis le silence se fit et je repris mon sommeil interrompu.

Vers neuf heures, le concierge m'éveilla en entrant dans ma chambre pour me remettre un paquet assez volumineux.

Fort intrigué, je cassai les ficelles qui l'entouraient et découvris, en déroulant les journaux qui l'enve-

loppaient soigneusement, un manuscrit dans un large morceau de crêpe noir. A cet envoi était jointe une lettre à mon adresse. Elle était du comptable.

« Mon jeune ami, m'écrivait-il, rien ne m'oblige plus à poursuivre cette vie de triste labeur. La bonne Suzette est morte, je l'ai conduite hier au cimetière de Montmartre. Je quitte Paris pour le Havre, j'ai besoin de solitude, de silence, je vais les chercher près du rivage de la mer, et vivre avec Dieu et Elle ! Vous m'avez souvent demandé à lire mon manuscrit, le voilà ! Vous y trouverez encore les annotations faites de la main même de mon illustre amie. Lisez-le et brûlez-le ensuite. J'aurais dû le détruire moi-même, mais je n'ai pas eu le courage d'anéantir le fruit de tant de veilles et de travail... Pardonnez-moi cette faiblesse et oubliez-moi. »

Un désir irrésistible de revoir mon vieil ami, de lui dire un dernier adieu me poussa à partir pour le Havre et à chercher l'endroit où il avait planté sa tente. Je ne découvris rien... Sans doute Jean avait réfléchi en route et pris une autre résolution. Je revins à Paris et, à l'aide d'indications plus faciles à recueillir dans cette grande ville qu'on ne le pourrait croire, je parvins à connaître le chemin qu'il avait pris. Ce chemin me conduisit au monastère de la Trappe de M... Je demandai à parler au Père supérieur et j'appris que mon voisin était entré dans cette sainte maison deux jours après avoir quitté Paris.

— Si vous désirez le voir et lui parler, me dit avec bonté le Père supérieur, je le ferai venir. Avant l'époque de leurs vœux, nos religieux peuvent avoir des relations avec les personnes du monde.

J'eus un instant la tentation d'accepter l'offre du supérieur, mais la réflexion me retint : Il est venu ici chercher le silence et la paix, pensai-je; de quel droit irais-je troubler sa solitude et lui apporter un écho des passions et des agitations du monde.

— Merci, mon père, dis-je au religieux qui attendait ma réponse, mais je ne le verrai point. Dites-lui seulement que son voisin est venu jusqu'ici s'assurer de son sort et se recommander à ses prières.

LUC DE LA VIGNE.

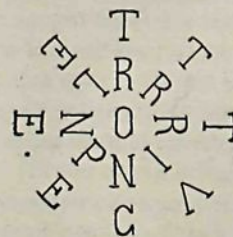
FIN

#### SOLUTION DES MOTS EN ÉTOILE

DU NUMÉRO DU 9 NOVEMBRE :

#### SOLUTION DES HOMONYMES :

*Trails — Traits — Traits — Trait — Trait — Trets —  
Trait — Trait — Trait — Trait — Tré — Tré — Trest —  
— Trait — Traits — Très.*



#### ÉNIGME

Ma première enveloppe, verte,  
Fait breuvage ou couleur grand teint;  
Et, quand ma seconde est ouverte,  
Ma fine peau semble un satin.  
Les soirs d'hiver, à la veillée,  
On me casse au bruit des chansons,

Quand la grand'mère ensommeillée  
Gronde en rêve tous ses garçons.  
Au pressoir bientôt je m'épanche,  
Transformée en flots savoureux;  
Alors je deviens huile blanche  
Et sers à des emplois nombreux.



## NOTRE ÉCOLE



**D**AUVRE petite maison d'école, je la revois encore avec ses murs blancs, où grimpaient le lierre sombre et le chèvrefeuille embaumé. On y était si bien, sur ses bancs noircis et branlants, écoutant les leçons paternelles du vieux maître à cheveux blancs de notre village. Plus tard je l'ai quittée, mais j'ai songé bien des fois depuis au vieux clocher de pierre grise tout moussu de nids d'hirondelles; j'ai pensé bien souvent à tous ces horizons qui m'étaient si familiers, au vieux pommier tordu où je déchirais ma blouse rustique, au banc de pierre où je m'asseyais le soir, à la prairie où j'avais si souvent joué; mais j'ai pensé surtout à notre petite école!... Instruit depuis dans une des plus grandes institutions de Paris, je n'ai point oublié les leçons naïves et douces de notre bon maître et j'y songe encore avec attendrissement. Il nous parlait surtout des choses de la campagne: la récolte du blé, ses transformations, les vendanges, l'utilité de chaque plante, de chaque herbe, et dans son beau langage, qui n'était ni pédant, ni rustique, il savait faire briller à nos yeux d'enfant, la grandeur, la puissance, la miséricorde de Dieu!... A son souvenir, mes yeux se mouillent et mon cœur s'émeut doucement. Je le revois avec son auréole de cheveux blancs, ses yeux bleus? gris ou noirs? grands ou petits? je ne sais trop; ce que je sais seulement, c'est qu'ils étaient tendres et indulgents comme ceux d'une mère.

Nous étions là une douzaine de bambins de cinq à huit ans, ébouriffés, les pieds dans des sabots, l'esprit et la chevelure incultes. Il fallait voir comme il savait semer le bon grain dans nos jeunes âmes, comme il le distribuait avec mesure à chaque marmot. Était-il savant? Dame! Quelque professeur de Paris pointilleux et pédant aurait peut-être découvert quelques fautes dans les lignes que traçaient ses vieilles mains tremblantes; mais pour tout le village,

c'était la science incarnée; pour moi, c'était la bonté!

Le soleil passant par la fenêtre ouverte venait caresser le front du vieux maître et formait une auréole au-dessus de sa belle tête; il éclairait aussi nos pages d'écriture qu'il séchait rapidement et notre plume, tenue d'une main inhabile, dansait dans un petit disque d'or. Parfois aussi, une grosse mouche ou un petit papillon blanc voltigeait près de nous; une tête se levait puis une autre, l'attention était partie; mais un chut! formidable ou une petite toux sèche nous rappelait à l'ordre; nous levions des yeux effarés et nous apercevions le bon maître qui souriait en nous menaçant du doigt.

Je ne suis jamais retourné au village. Qu'irais-je y faire? — tous ceux que j'aimais sont morts — Visiter l'école? Hélas! le temps l'a-t-il respectée; j'aime mieux la faire revivre par le souvenir telle que je l'ai connue et l'aimerai toujours. Chère petite école, cher et bon maître surtout, ta saine morale a toujours subsisté dans mon esprit et dans mon cœur! Quand j'étais prêt à succomber à la tentation, à me laisser aller à l'oubli d'un devoir, il me semblait entendre la petite toux sèche d'autrefois, et je revoyais le visage vénérable du vieillard, souriant en me menaçant du doigt!

Sois béni, ô cher et bon maître, mon cœur se souvient et t'honore; tu as été le protecteur, l'ami de mon enfance, l'ange tutélaire de ma jeunesse; sois désormais le modèle de ma vie d'homme!

Sois bénie aussi, chère maison d'école à la porte hospitalière! J'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai vécu; en un mot, j'ai goûté les joies que procurent la fortune, l'amitié, la famille, rares fleurs parmi les épines de ce monde. Cependant, je changerais encore tout cela pour une place sur le banc noirci, sous le rayon de soleil, dans ton enceinte, si je pouvais redevenir petit.

HENRIETTE BEZANÇON.

## BIBLIOGRAPHIE

*Flot et Jusant*, le dernier roman de Pierre Maël, vient de paraître à la librairie Dentu. Le public n'en est plus à attendre l'éloge du jeune et brillant écrivain et l'accueil fait par lui à ses précédents ouvrages, le *Torpilleur 29*, l'*Alcyone*, *Fleur de Mer*, nous garantit le succès réservé à *Flot et Jusant*.

C'est là un de ces livres qui se fixent d'eux-mêmes dans la faveur de l'opinion, par leur simplicité de ton, leur sincérité d'expression, l'exactitude de leurs tableaux et de leurs analyses.

Comme tous ses autres ouvrages, le nouveau roman de Pierre Maël peut être mis sous tous les yeux. Avec un art très délicat, l'auteur a su donner pour cadre à son récit un coin de plage normande qui, avec la mer pour horizon, laisse voir ces milieux mondains et élégants pleins de séductions et de charmes pour l'imagination d'un artiste et d'un rêveur.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAUX DE MAÏS

Prendre un quart de farine de maïs, un quart de farine de blé, un quart de beurre, un quart de sucre en poudre, un œuf, une petite cuillerée d'eau de fleur d'oranger; bien pétrir le tout ensemble sur la planche, aplatir la pâte, la rouler sur la table et la couper toute en rond avec un verre ou un moule, puis graisser une tôle avec du beurre, mettre dessus tous les ronds de pâte et faire cuire au four pas trop chaud. Très bons et se conservant bien.



*Costume en drap loutre pour petit garçon de 6 ans.*

— Cette blouse se boutonne de côté, plis au bord. Ceinture posée au bas de la taille et passée dans une boucle. Derrière, capuchon dans le petit col droit et posé sur la pèlerine qui descend au coude et s'ouvre sur la poitrine. Le capuchon, retourné, s'agrafe en pointe sur la pèlerine. Le pantalon vague est plissé au-dessous du genou.

*Guêtre pour mettre avec ce costume, de couleur un peu plus claire.* — Cette guêtre est boutonnée de côté. Dans le bas, caoutchouc pour passer sous la chaussure.

*Petit képi, couleur assortie au costume, drap brun.* — Cette coiffure pour petit garçon est absolument semblable au képi du soldat, avec son galon fixé de chaque côté par un bouton assorti et sa petite visière carrée.

*Paletot hongrois en drap bleu marine pour enfant de 6 ans.* — Boutonné de côté en forme de plastron, garni de trois brandebourgs étagés. Col en astrakan; le côté droit s'arrondit et se prolonge en bande étroite tout le long du bord creisé. Haute bande au bas du paletot, une plus étroite au parement de la manche. Botte molle en chevreau à revers en cuir fauve.

*Bonnet hongrois assorti au costume.* — Bande d'astrakan prenant la tête; le fond du bonnet en drap bleu se termine par une pointe piquée d'un long gland.

*Casquette jockey en drap rouge.* — Cette casquette, froncée tout autour, a une visière sur laquelle est posée une cordelière qui se termine en formant une



Costumes pour petits garçon. Toque pour enfant de 3 ans et plus.

petite houppe sur le sommet de la casquette. Les fronces portées en avant font tomber légèrement l'étoffe sur la visière et donnent une forme gracieuse et seyante.

*Toque de baby.* — Une bande d'astrakan blanc fait le tour de la tête; le fond de la toque, froncé, en drap blanc, forme devant l'éventail; nœud de côté, long ruban tombant derrière.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4753

Et un *Album de travaux* contenant : Lys héraldique support-étagère. — Trèfle, carreau, pique, cœur, plateaux pour mettre les jetons et l'argent pour jouer aux cartes. — Encognure-étagère. — Table Pompadour à deux étages. — Violoncelle, cadre et porte-photographies. — Étagère chaise de clown. — Couverture de livre. — Coussin voile de fauteuil en étamine. — Trèfle au point de croix. — Sac en drap. — Panier genre bourriche.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





Imp. Falconer, Paris.

4755

## Journal des Demoiselles

Modos de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48

Costume et Capote des MAGASINS de la SCABIEUSE, 10 r. de la Paix — Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3 pl<sup>ce</sup> du  
Théâtre Français — Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15 r. de la Paix — Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN, 2, Montorgueil, 55.